

Sur les origines littéraires des SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION

Jean-François Tétu

C'est le 27 février 1972, on le sait, que fut décidée la création d'un "Comité français pour les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) qui allait, deux ans plus tard, donner naissance à la 52e section du Comité Consultatif des Universités (CCU), et, parallèlement à la Société des SIC, puis la Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication (SFSIC). L'origine scientifique des 44 participants à la première réunion est très diverse, tout comme celle des 13 membres du comité : les participants d'origine littéraire au sens strict (i.e. relevant des domaines de compétence de la section de langue et littérature du CCU) sont minoritaires, mais la notoriété scientifique de certains d'entre eux, qui ne fut pas sans effet sur la reconnaissance par le Ministère de l'Education Nationale (MEN) de la nouvelle discipline, supposait au moins qu'on s'interroge sur leur part dans son histoire. On y trouvait en effet, par exemple, R. Escarpit, pour qui fut créée la première chaire de littérature comparée en France, R. Barthes, qui avait provoqué, avec son *Sur Racine*, une véritable guerre des anciens et des modernes dans les études littéraires, mais aussi A.-J. Greimas, le fondateur du plus important courant de sémiotique en France, O. Ducrot, importateur de la théorie des actes de langage en France et pionnier de la pragmatique linguistique, etc. Il semblait donc utile de préciser ce que fut leur apport, ou leur héritage, qu'on examinera à plusieurs niveaux :

- celui de leur itinéraire personnel, pour quelques-uns d'entre eux,
- celui de la place des questions "littéraires" dans les premiers congrès, notamment le premier, et celui du rôle qu'y ont tenu les directeurs de thèse de cette première époque et des auteurs des premières thèses soutenues dans la discipline.

Il ne s'agit pas ici de faire une histoire des idées, mais de tenter de montrer, si cela est possible, l'articulation, ou l'absence d'articulation entre les préoccupations scientifiques et la construction de la discipline.

Cela n'est pas facile parce qu'il y a peu d'archives des premiers "cercles" de la discipline, et il faut attendre 1978 pour qu'apparaisse le bulletin de la SFSIC, intitulé *La Lettre d'Inforcom* qui est donc, de ce fait, une de nos sources majeures ; une autre source, bien entendu, est constituée par les textes des principales figures de la discipline à ses débuts, les deux fascicules de la SFSIC

consacrées à J. Meyriat et R. Escarpit pour le 20^e anniversaire de la société, et des entretiens avec quelques personnes (J. Meyriat, J. Perriault, notamment pour la période 1972-1974 et P. Réat pour le premier congrès) qui gardent le souvenir de ces débuts. En ce qui concerne les thèses, le travail est beaucoup plus difficile, parce qu'il n'existe pas de recensement accessible et raisonné des thèses soutenues à cette époque. Enfin, nous n'avons pas pu obtenir du MEN la liste des universitaires qui, en 1983, ont demandé à relever de la 71^e section nouvelle : cette date est pourtant capitale car ce fut la seule fois que des universitaires ont pu choisir leur changement de discipline, à leur gré. L'origine de ceux qui, non inscrits en 52^e section de l'époque, ont choisi la 71^e serait donc un indicateur très important que nous n'avons pas pu réunir. Et si un chercheur peut accéder à cette liste ou la reconstituer, il permettra une avancée très forte de la connaissance de cette histoire institutionnelle. En tout cas, la date de 1984 est pour nous le terminus ad quem de cette étude.

Le terme "origines littéraires" pouvant prêter à confusion ou ambiguïté, il convient de la préciser un peu car ce n'est pas toute l'ancienne 12^e section qui est concernée, mais seulement les directions de recherche en SIC qui semblent bien trouver leur origine dans des questions qui avaient émergé auparavant dans le champ "littéraire". De la même façon, nous ne prenons pas en compte ici les travaux de langues, littératures et civilisations étrangères bien qu'il ait eu des spécialistes de ces disciplines dès le début (C.-J. Bertrand, par exemple) ; on y trouve aussi le spécialiste du théâtre Lagrave et le linguiste B. Quémada aux côtés d'A. Moles, le sociologue O. Burgelin, le sémiologue J. Bertin. Pour ne faire ici qu'un rappel de notre précédente étude sur les thèses soutenues entre 1982 et 1991, étude faite pour la DRED, nous avons identifié alors 115 thèses pour cette période relevant d'études anglo-saxonnes et africaines dont le titre comportait l'un des mots clés de notre discipline, dont 32 avaient été soutenues sous le label SIC¹. Il s'agit donc ici d'une acception plus étroite de la détermination "littéraire". Elle comporte trois directions majeures : la réflexion sur le texte comme support d'une communication esthétique ; la langue et les signes comme moyen de la relation ; la signification pour l'usage, historique et philologique, du document.

La première direction, sans doute, qu'illustre bien l'itinéraire d'Escarpit, cf. infra, est celle de la place du lecteur dans le texte. Si on ne parle pas alors d'études de "réception" en littérature, le travail fondateur de R. Hoggart dans ses "Uses of Literacy" n'était pas passé inaperçu, et les "cultural studies" qui ont suivi se sont bien plus souvent tournées vers les médias que vers la littérature qui leur avait pourtant donné naissance. On doit aussi rappeler ici le thème, cher à R. Barthes, de "lecture-écriture" qui donna alors au lecteur une place centrale dans la "production" de la littérature. Autre exemple encore, le concept d'"œuvre ouverte", proposé par U. Eco en 1962, et traduit avec un grand succès en France en 1965 : de façon très explicite, le 3^e chapitre a pour titre :

¹Tétu J.-F., 1992.

"ouverture, information, communication" et tente d'élucider à partir de la théorie de l'information ce que peut être la signification de l'œuvre d'art et la nature de sa communication². U. Eco, d'ailleurs, reprenait et prolongeait alors un ouvrage plus ancien d'A. Moles, *Théorie de l'information et perception esthétique* (Moles, 1958). Ces préoccupations, nées d'une question esthétique, allaient plus tard trouver dans les médias un terrain tout à fait propice à la réflexion sur la signification des discours médiatiques ou sur les attentes du public³. On doit noter enfin que ces travaux littéraires portent sur la signification de la lecture comme interprétation à partir de l'organisation du texte (ou des images, ou des sons), et, à cet égard, diffèrent largement de la question sociologique du public : Escarpit est, à cet égard, le premier à avoir fait basculer la question de ce côté.

Une seconde direction, proche de la première, quoique avec des présupposés épistémologiques très distincts, est celle de la sémiotique ; les deux figures de R. Barthes et U. Eco marquent leur articulation. S'éloignant de la perspective esthétique qui se développe alors en France avec l'épanouissement de la "poétique" (qu'on pense à la "forme-sens" de H. Meschonnic, par exemple, à T. Todorov, J. Kristeva ou beaucoup d'autres), les sémioticiens découvrent, dans leur travail patient de prospection des "messages", que les systèmes de sens (langues, bien sûr, mais aussi gestes, images, sons, objets) constituent des systèmes de signes qui doivent être étudiés en rapportant les messages aux codes de communication qui en déterminent tant l'émission que la compréhension. Cela impose d'analyser les codes comme des "structures", puis de chercher des structures encore plus vastes dans un mouvement de recherche en amont vers ce qui serait une matrice originelle de toute communication possible : cette source de toute structure possible, elle même non structurée, est ce que U. Eco appelle précisément la "structure absente" en 1968. La sémiotique montrait alors que tout acte de communication suppose des codes socialement et historiquement définis. Ainsi, dans la dialectique entre codes et messages, la sémiotique analysait les rapports entre l'univers des signes et celui des idéologies, qui se manifestent dans les modes de communication (R. Barthes avait écrit ses *Mythologies* plus de 10 ans plus tôt, mais c'est alors que sa diffusion était maximale). On verra plus loin également que c'est la réflexion sur la communication qui a poussé la sémiotique à construire les concepts de destinataire et de destinataire comme actants collectifs. Mais, précisément, le travail proprement conceptuel auquel s'est livrée alors la sémiotique (cf. le "Dictionnaire" de A.-J. Greimas et J. Courtès en 1979) l'a fortement écartée de l'approche traditionnelle de la communication par les sciences du langage, la rhétorique, qui, du 5e

² Pp.67-113 de l'édition française.

³ On pourrait indiquer ici aussi que les recherches d'H. Jauss et de l'École de Constance, sur l' " horizon d'attente " pénétraient l'avant-garde des études littéraires avant d'inspirer maints travaux en SIC.

siècle avant notre ère jusqu'au 18e, constituait la seule science de la communication ; on voit depuis peu que c'est des SIC que resurgit aujourd'hui une nouvelle théorie de l'argumentation (Ph. Breton, par exemple).

Enfin, la troisième direction trouve son origine dans la tradition "philologique", solidement installée dans les études littéraires depuis le début du 19e siècle. Nous en empruntons une définition, plus récente, à B. Malmberg (1966) : "le philologue veut connaître la signification ou l'intention de celui dont la parole est conservée par l'écrit. Il veut aussi atteindre la culture et le milieu au sein desquels ce document a vu le jour et comprendre les conditions qui en ont permis l'existence", et d'ajouter : "la philologie n'est que la servante d'autres sciences. Elle vient en appoint aux historiens (...)". Cette perspective, qui traite le texte comme une archive (cf. D. Maingueneau, 1991), a certainement constitué une source majeure de l'analyse de discours qui s'est développée à partir de la fin des années 1960 (en 1968 se créent simultanément le département de linguistique dirigé par J. Dubois à Nanterre, le centre de lexicologie politique de Saint Cloud, et le centre de M. Pêcheux à Paris 7). Cette tradition a stimulé l'étude de la presse ancienne, souvent restée proche d'une perspective strictement historique, mais les travaux sur l'analyse des Cahiers de doléance, par exemple, ont poussé aussi à l'analyse de discours contemporains à partir des méthodes philologiques renouvelées par le traitement informatique du lexique, comme en témoigne le très emblématique "Des tracts en mai 1968". Cette perspective, dont Saint Cloud est depuis 30 ans le fer de lance, allie la communication, la linguistique et la science politique, tandis qu'ailleurs (G. Feyel à l'Institut Français de Presse (IFP) à Paris 2, P. Rétat et C. Labrosse à Lyon 2, J. Sgard à Grenoble 3), c'est la perspective historique qui l'a emporté.

Ces précisions initiales sont indispensables pour poursuivre cette investigation.

1. QUELQUES PARCOURS SIGNIFICATIFS.

Le parcours de R. Escarpit est le premier qu'il faille prendre en compte parce que les formations qui ont été créées à son initiative à Bordeaux étaient pionnières. Nous empruntons les citations suivantes à l'entretien accordé à J. Devèze et A.-M. Laulan en 1992. R. Escarpit y expliquait qu'il est passé de la littérature à la communication par une interrogation sur la réception : "en littérature, il y a les écrivains (...), il y a les œuvres (...) et il y a un troisième personnage dont on ne parle jamais, le lecteur". Mais, contrairement aux recherches sémiotiques ("lector in fabula"), ou à la perspective de M. Foucault sur le spectateur des *Ménines*, c'est le lecteur en chair et en os qui intéressait R. Escarpit : "cette idée-là m'a hanté. Où est la littérature ? Question que l'on se pose depuis longtemps, vous savez, c'est un ... bateau du structuralisme! La littéralité se situe dans la lecture,

dans la manière de lire, dans la manière de recevoir le message écrit. C'est une idée qui s'est imposée à moi de plus en plus fort, et j'ai publié dans une revue yougoslave un article qui s'intitule "l'acte littéraire est-il un acte de communication?". C'est la première fois que le mot communication apparaît sous ma plume. Cela se situe avant 1958".

On connaît le succès colossal de *La sociologie de la littérature* (traduit en 23 langues) (R. Escarpit a toujours affirmé que le titre lui avait été imposé par l'éditeur (PUF)), puis le succès de *La révolution du livre* (en livre de poche) traduit à son tour en vingt langues : "j'en suis venu à me dire qu'il fallait étudier le problème du livre comme un problème de communication par l'écrit". L'originalité de R. Escarpit est de traduire cette préoccupation intellectuelle en institution⁴. Après avoir créé le "Centre de sociologie des faits littéraires", il transforme cette institution en ILTAM : Institut de Littérature et de Techniques Artistiques de Masse. Ce changement d'intitulé marque en fait une véritable rupture avec la littérature, d'où il venait : " un vieux professeur (...) m'a demandé "qu'entendez-vous, mon cher collègue, par "arts de masse". Je lui ai dit : "il y a le cinéma, la T.V."... et il m'a répondu : "c'est bien ce que je pensais, ce sont des techniques, ce ne sont pas des arts". Cette quasi-boutade indique une double rupture : celle qui est en train de se produire entre littérature et communication, qui pousse nombre de jeunes universitaires, issus des disciplines littéraires, à se tourner vers la communication, perçue comme le lieu de formation des "humanités modernes" "(expression de B. Miège), et celle qui va se produire un peu plus tard, en 1984, au moment de la naissance de la 18e section qui voit une séparation, mais non un conflit, entre certains pionniers de l'analyse de la télévision et du cinéma, certains choisissant l'ex-52e section, la 71e actuelle, dont R. Odin, fondateur de la sémio-pragmatique du cinéma, ou F. Jost, etc. et d'autres qui rejoignent les spécialistes de théâtre, de musicologie ou d'esthétique ("arts" du spectacle) dans la nouvelle 18e section...

Pour l'histoire des idées, on doit signaler que le même jour ont été publiés *Le plaisir du texte*, de R. Barthes, qui marquait d'une façon certaine la fin de son itinéraire sémiologique et son choix définitif d'une esthétique fondée sur la lecture, et *L'écrit et la communication* de R. Escarpit, qui marquait de son côté l'insistance de R. Escarpit à inscrire la littérature dans la communication.

On doit signaler enfin que les liens amicaux qui unissaient R. Escarpit et M. Mac Luhan n'ont pas produit d'effet significatif ni de texte majeur parce que, sans doute, M. Mac Luhan, spécialiste de littérature anglaise poétique et détestant les médias de masse (ce qu'on oublie beaucoup trop), était trop éloigné des usages de masse de la littérature qui intéressaient R. Escarpit (l'effet du "livre de

⁴ Grâce à R. Escarpit, Bordeaux fut la première université à offrir une filière complète du premier au troisième cycle dans la nouvelle discipline.

Cf J. Meyriat et B. Miège, supra p. ?

poche", notamment). On pourrait en dire un peu autant du lien intellectuel évident qui pouvait rapprocher R. Escarpit de l'Ecole de Constance (H. Jauss) : la perspective essentiellement esthétique de H. Jauss (l'horizon d'attente) était probablement trop éloignée du fait social de l'usage de la littérature qui passionnait R. Escarpit.

Cela peut se résumer dans la double attitude anti-structuraliste et anti-linguistique de R. Escarpit. Sur le structuralisme, le jugement est sévère ("le baratin structuraliste qui excluait la recherche sérieuse"), et, sur la linguistique à la mode des années 70, le jugement est aussi sévère ("l'aspect communicationnel de la linguistique est ignoré", à propos de Chomsky, ou ailleurs "on a respiré quand Hagège est arrivé"). Bref, R. Escarpit est indiscutablement un fondateur de la discipline, pas seulement par la part capitale qu'il a prise à sa reconnaissance institutionnelle (filières de l'ILTAM, doctorat, etc.) mais aussi parce qu'il a été le premier à établir le lien en France, entre la littérature et la pratique sociale des lecteurs,

La place de R. Barthes est beaucoup plus malaisée à définir. Ou plutôt il importe de distinguer fortement son rôle personnel et son influence intellectuelle.

R. Barthes faisait partie du petit groupe initial qui a obtenu la reconnaissance institutionnelle de la discipline. Mais, autant il apportait aux SIC naissantes le poids de son autorité intellectuelle, autant sa curiosité le tournait ailleurs que vers le développement de la discipline, ce qui ne l'intéressait guère. On se référera là-dessus au témoignage de J. Meyriat : " R. Barthes à vrai dire se sent peu concerné par l'aspect institutionnel de l'opération, mais se montre intéressé à promouvoir des recherches dont il reconnaît la parenté avec les siennes". L'auteur de ce chapitre, qui rencontrait régulièrement R. Barthes en cette année 1974, ne lui a jamais entendu mentionner le "comité", alors que leurs conversations étaient régulièrement orientées sur le "travail du texte" qui était alors au cœur de notre pratique pédagogique d'"expression-communication ".

La parenté des recherches que mentionne J. Meyriat est marquée par les étapes majeures que constituent, pour aller au plus loin, *Mythologies* et *Le degré Zéro de l'écriture*. Du projet de *Mythologies*, écrit entre 1954 et 1956, on retiendra ce que lui-même en disait environ 15 ans plus tard, à l'occasion d'une réédition : "on trouvera ici deux déterminations : d'une part une critique idéologique portant sur le langage de la culture dite de masse ; d'autre part un premier démontage sémiologique de ce langage : je venais de lire F. Saussure (...). Ce qui demeure (...) c'est la conjonction nécessaire entre ces deux gestes : pas de dénonciation sans son instrument d'analyse fine, pas de sémiologie qui finalement ne s'assume comme une sémioclastie" (réédition 1970, préface pp.7-8). Une perspective, et une méthode, voilà ce que proposait Barthes dans ce livre qui a longtemps fasciné parce qu'il proposait au lecteur de réfléchir autrement sur l'"actualité" : "le matériel de cette réflexion, écrivait-il en 1957, a pu être très varié (un article de presse, une

photographie d'hebdomadaire, un film, un spectacle, une exportation,) et le sujet très arbitraire : il s'agissait évidemment de mon actualité.". Voilà donc ce qu'apportait R. Barthes, d'emblée : il fournissait le modèle d'une réponse au "sentiment d'impatience devant le "naturel" dont la presse, l'art, le sens commun affublent sans cesse une réalité qui, pour être celle dans laquelle nous vivons, n'en est pas moins parfaitement historique". R. Barthes apportait le modèle d'une réflexion et d'une analyse démystificatrice dans ces années "glorieuses" où les "médias de masse" explosaient : "je réclame de vivre pleinement la contradiction de mon temps, qui peut faire d'un sarcasme la condition de la vérité" (idem, avant-propos p.10).

Le Degré zéro de l'écriture, écrit en 1953, était une réflexion sur la condition historique du langage littéraire, mais ne fut vraiment lu qu'en 1964, lorsque la revue *Communications* a publié ses *Éléments de sémiologie*, qui ont fortement contribué à diffuser la linguistique saussurienne. *Le degré zéro de l'écriture* nous semble pourtant plus important parce qu'il comportait une critique très aigüe de l'écriture "réaliste" dont on sait bien, maintenant, mais pas alors, qu'elle est constitutive du discours médiatique : "il y a dans l'esthétique naturaliste une convention du réel comme il y a une fabrication de l'écriture", ou encore, " l'écriture réaliste est loin d'être neutre, elle est au contraire chargée des signes les plus spectaculaires de sa fabrication" (réédition Gonthier, 1969 p.59).

À relire, quelques décennies plus tard, ces textes fondateurs, on ne peut manquer de relever leur fécondité intellectuelle. Car ils proposaient, à partir d'une critique "littéraire" (un peu plus tard, on dira "poétique"), un modèle de lecture du discours des médias. Quand on examine les thèses qui, vingt ans plus tard encore, analysent les modèles publicitaires ou les formes du fait divers, c'est, bien entendu, une sémiologie "barthésienne" qui, de loin, les inspire. En somme, bien que se tenant très loin des SIC dont le développement institutionnel lui importait peu, R. Barthes fut un inspirateur décisif de ce qui relève de l'"analyse de discours", que ce discours soit texte ou image. R. Barthes ne créait pas des disciplines, ce dont il était fort éloigné, il animait une réflexion dont il fournissait le modèle.

La part des "linguistes" fut très différente. J. Meyriat nous confirmait encore récemment (juin 2000) la présence régulière d'A.-J. Greimas et d'O. Ducrot aux réunions initiales. Or, autant il est incontestable qu'ils ont tous deux participé très activement au vif développement des sciences du langage dans les années 1970, leur part dans notre discipline est restée beaucoup plus marginale, ou indirecte, que celle de R. Barthes. Le cas de A.-J. Greimas est tout particulièrement intéressant : en octobre 1970, il participait à un important "Convegno Nazionale" à Milan (Institut Gemelli) sur le thème "Statto e tendanze attuali della ricerca nelle commuazioni di massa" (cf. annuario 1970 de l'institut Gemelli). La démarche de A.-J. Greimas sur la communication est d'abord très interrogative : qu'est-ce que cette "communication", cette "dénomination insolite qui n'arrive même

pas à s'insérer dans la nomenclature actuelle des sciences sociales ?". Mais cette hésitation n'est guère une condamnation : "la quête du nom, loin de signaler la confusion ou l'inconsistance, peut être, au contraire, la marque de son originalité" ; Où est donc cette originalité ? À cette date, A.-J. Greimas hésitait : "l'usage quotidien implique, qu'on le veuille ou non, l'apparition, à côté du terme de masses, de celui d'élites : l'opposition de la culture de masse à la culture d'élites (A.-J. Greimas l'écrit au pluriel) se présente dès lors comme la première catégorie dichotomique susceptible de définir négativement, dans une première approche, le champ d'études spécifiques de la discipline qui nous préoccupe". Mais, au bout du compte, ce n'est pas cette dichotomie qui intéresse A.-J. Greimas, et sa réponse à la question de savoir ce qui, dans la communication, interroge la sémiotique, est, en 1974 (au moment de la création de la 52e section), la suivante : " l'élaboration épistémologique, aux deux bouts de la chaîne de la communication, de deux sujets collectifs - destinataire et destinataire- dotés de compétence émissive et réceptive dont on pourrait par la suite décrire et contrôler les performances : ce sont là des problèmes que la sémiotique ne commence qu'à entrevoir" (A.-J. Greimas, 1976, p.47).

A.-J. Greimas a assez peu poursuivi dans cette voie, mais il avait mis l'accent, très sensible dans les travaux ultérieurs de l'école de Paris, sur la "dimension sémiotique de la société", i.e., en d'autres termes que R. Barthes, sur un "fait social" de signification, aux antipodes de la sociologie bourdieusienne parce qu'elle vise les formes de l'existence sociale et individuelle comme n'ayant pas encore fait l'objet de descriptions sémiotiques : quelle peut être l'organisation typologique de l'univers sémantique d'une communauté culturelle donnée ? Voilà, au fond, ce qui questionnait A.-J. Greimas en ce début des années 1970, au moment où comme directeur de recherche à l'EHESS, il inscrit ses premières thèses en SIC, questions reprises avec un grand brio 10 ans plus tard par J.-M. Floch, par exemple, dans ses analyses sémiotiques du marketing. Mais entre temps, ce courant sémiotique s'était éloigné des SIC, peut-être parce que son extrême élaboration le conduisait plutôt à constituer une sous-discipline des sciences du langage qu'un ensemble conceptuel et méthodologique facilement adaptable aux SIC.

L'apport de O. Ducrot est comparable à celui de A.-J. Greimas. Importateur majeur de la pragmatique d'Austin et Searle en France, il introduisait l'instance de l'énonciation au cœur de l'analyse des échanges langagiers. Mais, si la situation de discours, grâce à lui (entre autres) devenait centrale et remettait en cause l'immanence structuraliste, c'est au sein des sciences du langage, et non des SIC, que son apport fut le plus net, malgré la présence dans son séminaire de l'EHESS des années 1970, de collègues qui ont rejoint les SIC (J. Gouazé, par exemple). Le développement des interactions conversationnelles lui doit beaucoup mais aussi tout ce qui, dans l'analyse du discours des médias, repose sur le jeu des présuppositions et des implicites, dont on a depuis lors largement élucidé le rôle dans le discours politique et médiatique.

La liste pourrait être longue. Entre R. Escarpit, qui mit une grande énergie à développer une discipline et une institution, qui correspondait à son questionnement, et d'autres, dont le questionnement était parfois proche, mais que la question disciplinaire motivait beaucoup moins, il y a un grand écart, qu'on peut mesurer par exemple, au fait que leurs doctorants ont choisi d'autres disciplines d'insertion, ou au fait, plus compréhensible mais très significatif, qu'aucune des grandes figures des sciences du langage, pourtant présentes dans les premières instances de la discipline (comité), n'a rejoint la 52e section (A.-J. Greimas et O. Ducrot, mais tout aussi bien B. Quemada, ou encore J. Peytard, qui, lui, était absent du comité, mais fut le seul des linguistes à avoir fourni un nombre significatif de doctorants qui ont rejoint les SIC (D. Jacobi ou J.-J. Boutaud, par exemple) ; aucun de ces "grands" linguistes n'était présent dans les premiers congrès de la société, ce qui est à nos yeux très significatif. On peut en dire à peu près autant d'un autre groupe de "littéraires", spécialistes de la presse ancienne notamment, qui ont choisi de demeurer dans leur discipline d'origine (J. Sgard, P. Rétat, C. Labrosse) même si certains d'entre eux ont activement participé aux premiers congrès (P. Rétat) ou ont dirigé des doctorants qui ont ensuite choisi les SIC (J. Sgard en est sûrement l'exemple le plus net). On pourrait rapprocher l'attitude des littéraires, à cet égard, de celle des historiens, avec un partage très net entre ceux, rares, qui ont choisi le changement de discipline (A.-J. Tudesq), et ceux qui sont restés dans leur discipline d'origine (P. Albert). Le même constat pourrait sans doute être fait pour les représentants des sciences sociales (A.-M. Laulan, pourtant une grande figure de la SFSIC, dont elle fut présidente, est toujours restée "sociologue", comme F. Balle), mais ce n'est pas l'objet de cette étude.

En somme, la création de l'institution (i.e. des filières d'enseignement, puis de la section du CCU, CSCU, CNU) est distincte des parcours des grandes figures "littéraires" qui ont pour une part significative, inspiré les recherches de la discipline.

Les premières filières, en effet, sont totalement étrangères aux études littéraires, ce sont les départements d'IUT (les filières littéraires ont une destination professionnelle bien précise, elles préparent aux concours de recrutement des enseignants) (cf. supra J. Meyriat et B. Miège).

La première MST est créée en 1971, et c'est à Bordeaux.

Pendant ce temps, se développent des filières qui comportent une spécialisation en cinéma ou études audiovisuelles, où les enseignants issus de formations littéraires sont beaucoup plus présents. Les 4 premières sont implantées à Paris 1, Paris 3, Paris 7, et Lille (on voit que Paris y est beaucoup plus représenté).

Mais les filières littéraires ont aussi, quoique rarement, ouvert des filières qui préfigurent les sciences de l'information : si la première, en 1969 (J. Meyriat), est issue de la Fondation nationale des sciences politiques ("cycle supérieur de spécialisation en information et documentation"), la

seconde, en 1970, à Grenoble 3, est un "certificat de maîtrise d'informatique et documentation littéraire"⁵.

Ce rappel nous conduit à trois considérations très différentes.

1) Bordeaux est présente à tous les stades de construction des filières, des IUT au doctorat. Cela est dû à R. Escarpit, mais ne signifie pas l'ancrage littéraire de ces formations : les "littéraires" ont un faible intérêt pour les formations professionnelles (IUT) et R. Escarpit lui-même est très "marginalisé" dans sa discipline d'origine où il passe, justement, pour un "marginal".

2) Le cinéma et l'"audiovisuel" (ce vocable, apparu à la fin des années 1960, ne se répand qu'au début des années 1970) ont une implantation géographique tout à fait distincte, parce qu'ils réunissent, sans grande cohérence, deux catégories et deux préoccupations très différentes : le "cinéma" attire des enseignants, d'origine littéraire souvent, dont la majorité s'intéresse à la "poétique" du film, ce qui explique le départ d'un grand nombre vers la 18e section du CNU en 1984 : l'audiovisuel, d'autre part, est présent dans des formations nettement plus professionnelles, journalisme ou animation socioculturelle par exemple.

3) Le lien entre information et communication apparaît au départ comme plus opportuniste que scientifique. Nous renvoyons ici au jugement de J. Meyriat : "ce couplage permet en même temps de servir les intérêts de plusieurs groupes distincts de spécialistes, sans prendre une position définitive sur l'épistémologie du domaine. Il est convenu qu'il inclut les études sur la signification, sans qu'il soit nécessaire d'alourdir l'expression retenue en y ajoutant un troisième vocable : le "signe" a bien pour fonction d'établir une communication". Pour notre part, nous retenons le débat initial sur les propositions de définir une science de la "représentation" ou de la "signification" car c'est bien cela, en définitive, qui nous semble avoir pu réunir des personnalités aussi dissemblables et aussi fortes que celles du comité. Mais on voit aussitôt que les deux concepts de "représentation" et de "signification" pouvaient instantanément opposer très fortement des perspectives très différentes (linguistique saussurienne vs linguistique peircienne par exemple, ou plus simplement encore l'ancrage des participants dans des disciplines antérieures assez éloignées). Sans doute le "flou" de ces concepts d'information et de communication, flou d'ailleurs dénoncé (cf. A.-J. Greimas) est-il apparu justement comme le bon moyen de réunir des recherches distinctes et de faire ainsi progresser ce champ scientifique clairement transversal.

⁵Pour le troisième cycle, le premier DESS apparaît en 1974, comme les premiers DEA : en avril 1974 sont autorisés 5 DEA et doctorats de 3^e cycle : Bordeaux 3 ; EHESS ; Grenoble 3 ; Nice ; et Paris.

II. LES PREMIERS CONGRES INFORCOM, ET L'INSERTION DES NOUVEAUX VENUS.

Dans la seconde partie de cette réflexion, nous réunissons deux questions a priori très différentes : d'une part les problématiques et objets des premiers congrès, ainsi que l'identité des participants, et d'autre part le devenir des premiers docteurs de la discipline naissante. Réunir ces deux questions dans l'exposé suivant ne s'impose pas immédiatement à l'esprit. On pourrait tout aussi légitimement tenter de voir comment, à partir de quelques foyers limités, à Bordeaux, à Paris, à Grenoble notamment, s'est produit un essaimage de la discipline. On pourrait aussi, d'un point de vue plus institutionnel, tenter de mesurer à quel point la création de la discipline a favorisé la carrière des enseignants dans les départements d'IUT. Nous avons donc tenté simultanément plusieurs approches en reconstituant différentes listes : celle des membres du CCU et de ses ???, celle des membres des bureaux de la société, celle des participants aux premiers congrès, celle des directeurs de thèses, celle des docteurs. LA localisation des participants aux Congrès a été difficile, et il nous était impossible d'accéder à toutes les listes annuelles (" le cocotier ") qui est la seule trace administrative indiscutable des carrières des individus. Faute de pouvoir livrer ici en annexe une liste nominative de tous ceux dont nous avons suivi la trace épisodique (plus de 300 personnes), il nous est apparu que quelques phénomènes étaient particulièrement marquants :

- Beaucoup de " pionniers " sont restés dans leur discipline d'origine, quel que soit le niveau académique de leur intervention, tout en contribuant à organiser, faire évoluer et mettre en visibilité les filières en information et communication (M. Cantorovitch et J.-P. Marhuenda à l'IUT de Paris 5, J.-M. Castagne à l'IUT de Toulouse 3 par exemple).
- L'idée, maintes fois avancée, que la naissance des S.I.C. est liée au souci d'assurer l'avenir professionnel de certains ne peut être prouvée. Elle n'était certainement pas absente des préoccupations du Comité, mais il est malaisé de le prouver parce qu'il est impossible de donner une explication vérifiable aux mutations et/ou promotions des premiers membres de la jeune discipline.
- En revanche il est encore possible de mesurer le degré d'insertion dans la discipline d'individus docteurs entre 1974 et 1978, qui sont supposés, pour leur majorité être encore, même pour peu de temps, en exercice.
- Enfin, si le fait d'inscrire les thèses dans cette jeune discipline manifeste, de la part des directeurs en exercice en 1974, un engagement marqué en faveur de la jeune discipline, on peut apprécier cet engagement au regard d'une part de leur présence dans les premiers congrès, et d'autre part de l'insertion de leurs jeunes docteurs dans le nouveau champ disciplinaire.

Ces préoccupations sont le fil conducteur de ce chapitre qui privilégie les congrès de 1978 (le premier) et celui de 1984, le dernier de cette période avant la reconfiguration générale du CNU).

4 ans après la création du comité, et 3 ans après la création de la 52e section (20 Janvier 1975), le premier congrès Inforcom s'est tenu à Compiègne du 21 au 23 avril 1978. Plus de 120 personnes y ont participé. La Lettre d'Inforcom n°1, en décembre 1978 relève que ce congrès avait "attiré une majorité d'universitaires (linguistes, historiens, sociologues, sémiologues, spécialistes de littérature comparée ou de sciences de l'éducation, chercheurs en analyse de discours, de l'image, du film...) mais aussi des graphistes, des journalistes, des informaticiens, des cybernéticiens, des publicitaires, des bibliothécaires, des documentalistes,...". Bref, ce congrès, auquel ont participé un nombre important de jeunes enseignants chercheurs qui firent ensuite carrière dans la discipline⁶, réunit un groupe tout à fait distinct de celui qui, à cette date, constitue le cœur des directeurs de thèse de la discipline. La quasi-totalité des professeurs qui, à cette date, ont dirigé des thèses enregistrées dans la jeune discipline est *absente* du congrès, qui, en revanche, réunit un nombre important de ceux qui vont assurer le développement de la discipline dans les années suivantes. Ce constat nous suggère les réflexions suivantes :

- 1) il existe, dès 1978, une séparation de fait entre le " premier groupe ", celui de 1974 , dont le regroupement était, semble-t-il lié à un intérêt scientifique pour l'information et/ou la communication, directement lié à leur discipline d'origine, et le " second groupe ", celui de 1978, qui marque le véritable début de ce qui deviendra la SFSIC et regroupe la majeure partie de ceux qui vont développer la discipline. Curieusement, les directeurs de thèse de cette époque en sont absents⁷, mais pas ceux qui sont en charge des filières de l'époque, sauf de quelques DEA (hors J. Meyriat et J. Perriault, tous les directeurs de recherche de l'EHESS sont absents).
- 2) Les enseignants d'IUT y sont présents, mais fortement minoritaires alors même que la naissance des SIC est généralement présentée comme liée au souci d'assurer l'avenir professionnel des assistants et maîtres-assistants des IUT. Notre hypothèse serait que l'argument corporatiste (assurer l'avenir des collègues) fut une rationalisation susceptible d'entraîner l'adhésion du MEN à la demande de création d'une nouvelle discipline, mais que cela était, dans les faits, moins sensible qu'on ne pense.

⁶Parmi les jeunes enseignants-chercheurs, on peut retenir J.-B. Carpentier, S. Dalhouni, P. Delcambre, H.-P. Doray, E. Fichez, M. Fondin, M. Hotier, Y. Lavoinne, J.-L. Michel, B. Miège, M.-Cl. Vettraino-Soulard etc...

⁷Les seuls directeurs de thèse de cette période qui soient présents dans les congrès (au moins une fois) ou membres de la société sont les suivants : Bordeaux 3 : R. Escarpit ; R. Estivals ; A.-J. Tudesq ; Paris 1 : F. Molnar ; Nice : M. Sanouillet ; EHESS : Mme Wolff Terroine ; J. Bertin ; J. Meyriat ; Paris 8 : P. Albert ; Paris 13 : B. Quemada ; J. Poinssac ; J. Hassenforder.

3) Les enseignants de rang A sont très peu nombreux, et, parmi eux, les " littéraires " sont une exception (P. Rétat par exemple). En revanche, on y trouve un nombre plus important de collègues, de rang B, issus de disciplines littéraires et enseignants d' " expression-communication " en premier cycle, qui vont rejoindre la 71e section en 1984. Il existe, dans les années 1970, du fait du développement des enseignements d'expression en premier cycle et de l'expansion des sciences du langage en second cycle, du fait aussi du développement des enseignements de cinéma et d'audiovisuel, un " vivier " important d'enseignants dont l'avenir institutionnel a pris trois voies repérables :

- ceux qui sont restés dans leur discipline d'origine (la 12e devenue la 9e)
- ceux qui vont créer la 18e (J. Arrouye et M. Marie, par exemple, parmi les membres de ce congrès)
- ceux qui demandent leur insertion dans la 52e de 1975 à 1983, ou qui vont rejoindre la 71e en 1984

4) Les figures de proue de la linguistique et de la sémiologie sont absents, notamment ceux de l'EHESS, ou ceux qui, comme J. Peytard (Besançon) ont dirigé un nombre significatif de doctorants en communication. Cela ne s'explique que par le fait que la communication constituait bien une dimension forte de leur travail scientifique, mais qu'ils entendaient la poursuivre au sein de leur discipline. Parmi les littéraires, grands absents de ce congrès, on en trouve également d'autres qui ont assuré pendant parfois longtemps un important travail d'encadrement de doctorants ; le cas de J. Sgard, à Grenoble, en est le meilleur exemple. Après avoir dirigé un grand nombre de doctorants actuellement enseignants en SIC, dans son université (Grenoble 3), parallèlement à ses étudiants de littérature, il a cessé d'en diriger dès que l'encadrement de rang A était suffisant en SIC pour encadrer les nouveaux doctorants. Mais on doit signaler, fait absolument exceptionnel, que presque tous ses doctorants sous le label SIC qui ont soutenu avant 1980 sont devenus enseignants-chercheurs de la nouvelle discipline (soit 9 sur 9⁸). Cela montre que des littéraires ont pu soutenir la discipline naissante tout en excluant de vouloir s'y intégrer.

Le thème du premier congrès était extrêmement vaste : "La communication, formes et contenus". R.Escarpit y avait présenté une introduction générale intitulée "Une nouvelle épistémologie de la communication", à laquelle il nous faut faire une place particulière parce qu'elle se présentait comme fondatrice .

Donc, R. Escarpit cherchait à définir ce que peuvent être "les" sciences de l'information-communication, en fondant "l'inter-, trans- ou pluri-disciplinarité" sur le "besoin d'une transgression (terme à entendre étymologiquement) organisée, contrôlée, raisonnée, en un mot scientifique". Mais il refuse catégoriquement cette fausse transgression que constitue à ses yeux la

⁸J.-B. Carpentier, P. Gobert, S. Revel, J.-M. Salaün, C. Billiez, C. Collin, H.-P. Doray, B.Guyot, C. Marchiol.

métaphore et, longtemps avant Sokal, il la déplorait : "J'entendais l'autre jour deux biologistes qui discutaient microbes (...) ; l'un, se prenant pour un cybernéticien, ne parlait que codes, messages, effets, latences, l'autre, se prenant pour un sociologue ne parlait que colonies, agressions, surpeuplement, régulation démographique". R. Escarpit dresse un panorama de ce qui pour lui fonde épistémologiquement la discipline : "le propre des sciences humaines est d'avoir pour données le contenu informationnel de textes, de documents, de discours (...), c'est à dire de séquences ou d'ensembles de signes ayant tous pour origine ultime des esprits humains. On comprend dès lors pourquoi une certaine sémiotique, qui se réduit à une algèbre de signes, s'est révélée stérile, alors que la sémiologie - qui prend en compte les contenus informationnels, est un instrument épistémologique efficace", mais insuffisant à ses yeux parce que "le signe n'est qu'une modalité du processus de communication", ce qui le conduit à définir la place du langage dans la science d'une façon qu'on croirait directement inspirée de Protagoras ou de Gorgias : "toute démarche scientifique est impliquée dans le langage : prouver l'exactitude d'un fait, justifier les modalités d'une expérimentation, démontrer la validité d'une hypothèse (...) il s'agit d'un discours et d'un discours persuasif". Pourtant, "est-ce à dire que la linguistique soit la science de l'information et de la communication ? Certainement pas". R. Escarpit, qui, ici comme ailleurs, insiste beaucoup sur la relation entre l'intention (input) et l'influence (output) voyait plutôt la solution du côté d'une sémantique générale (c'est rappelons-le le projet de A.-J. Greimas), mais "nous ne sommes pas mûrs pour les ambitions de la sémantique générale". Au fond ce que vise R. Escarpit, c'est d'indiquer la distinction entre les SIC et les disciplines proches notamment les sciences du langage, avec qui elles établissent pourtant des liens. C'est cela, très certainement, qui explique la beaucoup plus grande distance entre les SIC et les disciplines linguistiques après 1984, au moment où s'opérait la redéfinition des sections de l'actuel CNU.

Les congressistes, après cette introduction, étaient répartis en quatre groupes de travail dont chacun comportait une introduction épistémologique et une introduction méthodologique (nous indiquons entre parenthèses le nom des introducteurs). Ce sont les suivants :

1) *L'écrit et le document* (R. Estivals et J. Meyriat) avec neuf communications dont deux au moins sont d'inspiration littéraire : Y. Lavoine sur "La rhétorique typographique" (qui pointe des significations en deçà des énoncés) et F. Poulle, avec H.-P. Doray sur "L'énonciation en écriture audio-visuelle" (communication qui repose sur la distinction proposée par Benveniste entre récit et discours). Les autres communications, comme le titre de l'atelier l'indique, relèvent de l'analyse documentaire ou de l'IST.

2) *Formes, images, graphismes*. (J. Breton et M.-C. Vettraino-Soulard). Ce thème, on l'imagine, est propice à une dominante sémiologique dans les neuf communications présentées, notamment, Y.

Baticle (approches sémiologiques de l'image publicitaire), J. Bertin (théorie de la communication et théorie de la graphique), M. Marie (graphisme et image dans *Octobre*), B. Sicard (approche barthésienne des "mécanismes culturels dans la lecture d'images), approche plus linguistique dans la communication de J. Dolle sur l'"analyse rhétorique d'une image" et M. Tardy ("communication et signification" sur l'énonciation énoncée dans l'image). On voit ici que la sémiologie inspire davantage l'analyse de l'image que du texte.

3) *Contenus politiques* (E. Veron et A. Mattelart). Cet atelier comporte lui aussi neuf communications extrêmement ouvertes méthodologiquement : un système d'information locale (C. Baltz), deux analyses de la stratégie médiatique (J.-P. Gourevitch et E. Cazenave), une analyse sociologique du lectorat (H. Hotier), mais aussi deux analyses historiques (P. Réat, sur l'événement dans les gazettes et A.-J. Tudesq sur l'évolution de la presse quotidienne au 20^e siècle), et enfin une analyse de discours politique fondée sur les jeux d'énonciation dans *l'Humanité* (M. Mouillaud), la seule en fait dans cet atelier qui recoure à une méthodologie "littéraire".

4) *Formes et contenus littéraires esthétiques* (A. Moles et F. Molnar). Il n'y avait ici que sept communications dont la plupart ont une visée didactique prononcée. Seule la communication de J. Arrouye (sémiotique de l'ex-voto) est clairement "littéraire".

Comme on le voit, les problématiques linguistiques ou sémiotiques sont fortement présentes, et le titre du quatrième atelier montre à lui seul que la préoccupation "littéraire et esthétique" est encore à cette date fort sensible.

Le congrès de 1984, six ans plus tard, tenu à Paris du 19 au 21 mars, montre que les préoccupations ont radicalement évolué. Sous le titre général "*Les relations des publics avec les outils de communication*", il ne présente plus aucune trace des inquiétudes et soucis épistémologiques et méthodologiques de 1978, et explore ce que A.-J. Tudesq, dans son exposé introductif, appelle les nouveaux usages. Trente et une communications sont réparties en cinq thèmes : "*Généalogie*" (des nouveaux médias), "*Concurrence et complémentarité*" (des médias anciens et nouveaux), "*Appropriation*" (télétravail, télématique, péritéléphonie), "*Résistances et luttes*" (des professionnels, des usagers, du tiers-monde), "*Commande étatique et stratégies marchandes*". Ce congrès, comme on voit, présente une grande unité, et vise, avec une majorité d'études de réception, beaucoup plus la communication que l'information. Mais deux composantes fortes de 1978 ont complètement disparu : les travaux issus des sciences exactes (qui sont étrangères à cette étude et tenaient une grande place en 1978, notamment dans le premier thème), mais aussi tout ce qui, textes, images, ou sons, relève d'une approche esthétique et sémiotique. En revanche, l'industrialisation des outils de communication, la marchandisation des usages, l'appropriation et la diffusion des techniques, la

sociologie des publics, organisent un champ beaucoup plus unifié, mais clairement éloigné de la question de la signification, qui était un des piliers majeurs du congrès de 1978.

Parallèlement à cette étude des congrès, nous avons cherché à comprendre ou à saisir la part que prenaient à la discipline naissante les directeurs de thèses comportant le nouvel intitulé (SIC), et les jeunes docteurs. Nous avons donc identifié 127 thèses, soutenues avant 1980, dirigées par 60 directeurs différents (cf. annexe). Notre liste est probablement (ou certainement) incomplète, mais les indications qu'elle donne ne seront probablement pas démenties par un recensement (difficile) plus complet. Notre recension indique une très grande dispersion des directeurs, qui excède de très loin la question "littéraire" que nous nous posions au départ, car ce constat a une valeur beaucoup plus large. Cette dispersion est en effet très trompeuse quantitativement, parce qu'on trouve aussi une forte concentration de ces thèses autour de 4 directeurs phares de cette époque :

- P. Albert (IFP, histoire) : 14 thèses
- F. Balle (IFP, sociologie) : 12 thèses

(A noter que sur ces 28 thèses, une immense majorité émane de doctorants étrangers qui sont sans doute retournés dans leur pays d'origine ; leur absence dans les congrès ultérieurs s'explique donc facilement).

- J. Poinssac : 13 thèses
- J. Sgard : 9 thèses

Soit au total 50 thèses sur 127, les 56 autres directeurs se répartissant les 77 autres thèses.

On aura remarqué l'absence notable de Bordeaux dans ce tableau. Ce n'est que plus tard, dans les années 80 que Bordeaux (avec A.-J. Tudesq) ou Grenoble (avec B.Miège), ou le Celsa (avec J.-C. Guillebaud puis J.-B. Carpentier) deviendront les pôles majeurs de la discipline.

Mais, parmi ces 60 directeurs, il n'y en a que 11 qui soient présents à l'un des 4 premiers congrès, ou dans l'un des organes visibles de la discipline, comme le CCU ou la société. A peine plus d'1 sur 5 !⁹

Et, du côté des nouveaux docteurs, nous n'en trouvons que 25 (sur 127) qui soient également présents dans les manifestations visibles de la discipline (1 sur 5, approximativement, ce qui est extrêmement peu).

Ce phénomène tout à fait troublant et inattendu dans cette recherche n'a qu'une explication possible : la réflexion sur la communication intéressait beaucoup de disciplines (dont les lettres), mais peu de directeurs étaient prêts à faire le pas eux-mêmes ou à orienter leurs doctorants vers la

⁹ R. Escarpit, R. Estivals, A.-J. Tudesq, J.-M. Sanouillet, Wolf-Terroine, J. Bertin, J. Meyriat, J. Perriault, P. Albert, B. Quemada.

nouvelle discipline, à l'exception, notable, de J. Sgard dont l'influence dans notre discipline fut capitale dans tout le sud est de la France et souvent au delà.

Autre exception notable : aucun des linguistes renommés, fortement présents à l'origine de la discipline, n'a marqué la transition entre la rhétorique, autrefois seule science de la communication, et la grammaire, seule science de l'information, et la discipline nouvelle, sauf 3 personnes repérables dans les directions de thèse de cette époque: J. Peytard, à Besançon, le plus important, sans doute, pour notre discipline, B. Quemada, à Paris 13, et R. Plantier, à Lyon 2 : ces trois directeurs ont dirigé peu de thèses, mais leurs doctorants de l'époque sont quasiment tous professeurs actuellement et dirigent des centres de recherche de notre discipline.

Ce qui est tout à fait étrange dans ce type de recherche est l'itinéraire propre des individus, qui faisait l'objet de notre première partie. Ainsi, à Lyon, si la véritable figure de proue des recherches en communication fut M. Mouillaud, initiateur du premier groupe de recherche totalement interdisciplinaire (on y trouvait aussi bien C. Kerbrat-Orechionni, que H. Bouchardeau, qui n'était pas encore ministre), ce fut M. Le Guern, linguiste renommé, qui fut l'instigateur de la reconnaissance disciplinaire, en obtenant, d'abord, dans son DEA de sciences du langage, une option information -communication, puis en dirigeant des thèses en sciences de l'information. Etc., etc.,

L'histoire de la discipline, par rapport à ses origines littéraires, apparaît donc ainsi comme l'histoire d'une rapide émancipation.

BIBLIOGRAPHIE.

Cette étude repose sur une bonne part sur une " littérature grise " dont les éléments essentiels sont :

- *La lettre d'Inforcom* : n°1, décembre 1978 ; n°2, mars 1979 ; n°3, juin 1979 ; n°6, juin 1980 ; n°9, décembre 1981 ; n°11, septembre 1982 ; n°16, mars 1984.

N.B : le dépouillement de la lettre d'Inforcom, utilisé pour ce chapitre, a été réalisé par Couzinet V.

- SFSIC. *Les fondateurs de la SFSIC* (sans date ; présentés au Congrès de la SFSIC à Toulouse en 1994)
- *Escarpit R.*, 1992 : entretiens réalisés par Devèze J. et Laulan A.M
- Meyriat J.
- Tétu J.F., 1992, Rapport à la Direction de la recherche et des Etudes Doctorales (M.E.N.) : les Thèses en Information-communication, 1981-1991, 2 tomes, 62 et 208 pages.
- SFSIC *Inforcom 1978*, Compiègne 21-22-23 avril, 134 pages.

- SFSIC *Inforcom, Paris, 1984*, 4^e congrès national des Sciences de l'Information et de la Communication, 19-21 mars 1984. Les relations des publics avec les outils de communication, recueil des communications, 54 bd Raspail, 75006 Paris, 226 pages.

Les ouvrages cités sont :

Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris, Le Seuil.

Barthes R., 1953, *Le degré zéro de l'écriture*, coll. Pierres Vives, réédition Gonthier, Médiations, 1969.

Barthes R., 1964, *Éléments de sémiologie*, Paris, Communications n°4, Le Seuil.

Barthes R., 1973, *Le plaisir du texte*, Paris, Le Seuil.

Breton P., 1996, *L'argumentation de la communication*, Paris, La Découverte.

Des tracts en mai 68, 1975, Paris, FNSP-A. Colin, réed. 1978, Paris, Editions Champ Libre.

Eco U., 1965, *L'œuvre ouverte*, Paris, Le Seuil.

Eco U., 1972, *La structure absente*, Traduction française, Paris, Mercure de France.

Escarpit R., 1958, *Sociologie de la littérature*, Paris, PUF.

Escarpit R., 1965, *La révolution du livre*, Paris, PUF-Unesco.

Escarpit R., 1970, *La littérature et le social*, Paris, Flammarion.

Escarpit R., 1973, *L'écrit et la communication*, Paris, P.U.F.

Floch J.M., 1990, *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF.

Greimas A.J., 1976 ; *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.

Greimas A.J et Courtès J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

Hoggart R., 1957, *The uses of literacy*, Essential books, Fair Lown, NJ. Traduction française : 1972, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit.

Jauss M.R., 1978, *Pour une poétique de la réception*, Paris, Gallimard.

Labrosse C. et Retat P., 1985, *L'instrument périodique*, Lyon, PUL.

Mangueneau D., 1991, *L'Analyse de discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.

Malmberg B., 1966, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, Paris, PUF.

Moles A., 1958, *Théorie de l'information et de la perception esthétique*, Paris, Flammarion.

ANNEXE

Les directeurs de thèses et les docteurs, de 1974 à 1980.

Les noms des directeurs de thèse, classés par établissements sont suivis des noms des docteurs et de la date de leur soutenance (mois/année). Sont soulignés les noms de tous ceux qui ont participé à l'un au moins des 4 premiers congrès, ou ont fait partie de la Société, ou encore ont été nommés ou élus dans la section du CCU ou CSCU 52e section

- BESANCON

J. Peytard : J. Maniez (02/1978).

- BORDEAUX 3

R. Escarpit : R. Ducasse (11/1978), M.-C. Marrié (11/1978), R. Serie (11/1978).

M. Wittner : J. Joubert (12/1976).

R. Estivals : F. Isnard-Lanlande (06/1977), D. Peignet (03/1978).

A.-J. Tudesq : N. Mamère (02/1977).

J. Ellul : P. Pommier (05/1977).

- DIJON

M. Chastaing : M. Boutry (10/1978).

- EHESS

Wolf-Terroine : L. Bachr (12/1978), M.-F. Morin (06/1979).

J. Bertin : Ballut (06/1979), S. Bonbon (02/1976), T. Morita (12/1978).

B. Pottier : J.-C. Choul (03/1979).

J. Perriault : J.-P. Delaville (03/1978), A. Dermouche (11/1978).

A.-J. Greimas : J. Escande (06/1979), J. Fontanille (06/1979), F. Kuyper (04/1979), Y. Shomali (05/1977).

J. Meyriat : A. Rhomdane (01/1979), D. Saintville (06/1979).

J.-P. Trystram : E. Viel (06/1979), B. Vilar (12/1977).

- GRENOBLE 2

R. Bourgeois : A. Amara (11/1978).

M. Couvreur : F. Poulle (11/1978).

P. Arnaud : B. Pourprix (03/1973).

- GRENOBLE 3

J. Sgard : C. Billiez (11/1980), J.-B. Carpentier (06/1978), Cl. Collin (10/1980), P. Gobert (04/1977), B. Guyot (11/1979), H.-P. Doray (05/1980), C. Marchiol (11/1979), S. Revel (02/1978), J.-M. Salaün (10/1977).

- **R. Bourgeois** : J. Murat (10/1977).

- LYON 2

R. Plantier : G. Cornu, née Collin (03/1978).

- MONTPELLIER

H. Agel : A. Coste (02/1978), D. Lacaze (01/1977).

- NICE

J.-M. Sanouillet : M. Bourdette-Donon (1979).

J. Emilina : P. Guido.

- PARIS 1

H. Mercillon : S. Ettemadieh (06/1978).

J. Laude : B. Leconte (03/1978).

F. Molnar : G. Humbert-Droz (03/1978).

- PARIS 2

F. Balle : M. Achour (1978), B. Ahcenne Djaballah (07/1977), Y. Algodan (09/1977), V. Aladji (01/1978), Y. Ben Romdhame (07/1978), L. Bulik (1978), F. Chaieb (1978), A. Doulkeri (05/1978), M. -F. Houidi (06/1978), M. Isber (07/1978), P. Kabeya (01/1978), A. Rasit (07/1977), L. Sayah (1978), A. Skik (1978).

P. Albert : M. Kembi (06/1977), M. Jendoubi (1979), T. El Hag Ateya (06/1977), J.-H. Bazie (07/1978), Z. Iahddaden (1978), M. Bchir (06/1977), J. Essakomba (12/1977), S. Ezzo (1979), K. Mulumbwa (1979), L. Mwangilwa (1979), A. Fourment (12/1977), C.-N. Bou (05/1977).

M. Durandin : N. El-Kahi (05/1977), F. Kiremitcioglu (04/1978).

M. Levasseur : J. Fillieux (06/1977).

A. Piatier : J. Lambert (02/1978).

P. Landron : M. Mansouri (1979).

- PARIS 3

P. Miquel : A. Gliouiz (05/1978)

F. Feydit : V. Ozinian (11/1978)

- PARIS 5

R. Daval : M. Ashraf (06/1978)

F. Isambert : H. Drouard (10/1975).

J. Friedmann : G. Edery (03/1976).

M. -J. Chombart de Lauwe : M. Feuermann (05/1978).

F. Raveau : F. Gene (04/1977).

J. Stoezel : N. Gerome (05/1978)

P. Mercier : S. Genest (07/1976).

G. Namer : M.-R. Majar (06/1978).

C. Revault d'Allones : M. Manasfi (03/1977).

A. Adam : M. Miraftabi (06/1976).

G. Dirandin : G. Moser (06/1977).

J. Cazeneuve : A. Nowroozi (06/1977).

J. Dumazedier : A. Pain (12/1976).

- PARIS 7

R. Fougeyrollas : F. Berdot (02/1976), C. Garnier (01/1976).

R. Pages : A. Demailly (05/1976)

J. Seebacher : Jacquemont Collet (04/1976)

M. Soriano : J. de Peretti et M.-H. Rebillard (06/1976)

- PARIS 8

P. Albert : B. Boilloz (06/1978), P. Dehem (02/1976).

M. Ferro : A. Agmon (02/1976).

M. Lapassade : Ingeoglu (12/1977).

Melle Mosse : Liotard-Kahn (12/1974).

M. Girod-de l'Ain : J. Salzer (09/1978)

- PARIS 13

B. Quemada : M. Lacoste (01/1977)

J. Poinssac : A. Aboud-Seoud (06/1978), J. Bodin (01/1978), A. Bireaud (06/1979), J. Faberes (06/1977), C. Tarlier (06/1977), M. Wenger (06/1979), M.-A. Chouvel (01/1980), J.-F. Ivernois (06/1979), G. Hamel (03/1980), P. Lefuel (06/1978), A. Levery (01/1980), P. Moeglin (05/1978), Y. Pelanne (01/1980).

J. Hassenforder : G. Lefort (06/1978), O. Chesnot (12/1979), J. Atangana Owona (06/1980).

- STRASBOURG 3

A. Irjud : K. Alemdar (11/1975), R. Maakaroun (06/1976), E. Yavuz (07/1975).

- TOULOUSE 2

J. Simon : M. Gabay, née Medioni (09/1978), M. Jimenez (01/1979).

Nom	établissement	SIC	Congrès 78
Beauchet Micheline	MSH	secrétaire Gale78	X
Albert Pierre	IFP, Paris 2		x
Almasy Paul	CFJ		X
Arrouye Jean	Univ; de Provence		X
Bachmann Christian	Paris 13		X
Baldarassy-Guardiano	Bordeaux 3		X
Bassy Alain Marie	Centre Pompidou		
Batala Michel			X
Baticle Yvelyne	Bordeaux 3		X
Beranger Danielle	CNTE		X
Berger Pierre	Revue Informatique et gestion		X
Bernadie Sully	Grenoble 2		X
Bertin Jacques	EHESS		X
Bertrand Annie	UTCompiègne		X
Bertrand Claude Jean	dept. anglo-amér. Paris X	bureau	X
Bianchi Anne Marie	centre de doc. Grenoble 3	Trésorière	X
Devèze, Jean	Paris 7, dept. audio visuel	v/p. 78	
Dupuis Paul	présidence Univ Grenoble 2	bureau	
Escarpit Robert	ILtam, Bordeaux 3	v/p 78	
Estivals Robert	IUT B, Bordeaux 3	bureau	
Guillebeau Charles Pierre	Celsa	v/p 78	
Lagneau Gérard	centre europ. socio.histor.	bureau	
Le Goff Paul	IUT, Paris 5	bureau	
Meyriat, Jean,	EHESS	Président 78	
Mitry, Jean	Paris 1	bureau	
Robine Nicole	Itam, bordeaux 3	bureau	
Texier Jean Claude	ed. Alain Moreau	v/p. 78	
Beville gilbert	EDF		X
Bloch Michel	IUTMetz		X